



**Fabula / Les Colloques**  
**L'itinéraire de Paris à Jérusalem de**  
**Chateaubriand**

---

# Les figures du voyageur dans *l'itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand

**Sylvain VENAYRE (université Paris I)**

---



## **Pour citer cet article**

Sylvain VENAYRE (université Paris I), « Les figures du voyageur dans *l'itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand », *Fabula / Les colloques*, « *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document398.php>, article mis en ligne le 11 Décembre 2006, consulté le 19 Avril 2024

---

## Les figures du voyageur dans *l'itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand

**Sylvain VENAYRE (université Paris I)**

---

L'idée générale qui domine, concernant *l'itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, publié en 1811, est que celui-ci constitue une rupture dans l'histoire du récit de voyage, pour la raison principale que l'auteur y a introduit, d'une façon inouïe jusque-là, la personnalité du voyageur<sup>1</sup>. Avant *l'itinéraire*, en quelque sorte, le récit du voyage était centré sur les connaissances qu'à des titres divers on pouvait rapporter du voyage ; après *l'itinéraire*, la subjectivité du voyageur l'emporterait sur l'objectivité du savoir, ce qui ferait du texte de Chateaubriand le premier des grands récits de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle, avant ceux de Lamartine, Dumas, Hugo, Stendhal, Sand, Gautier, Nerval, Flaubert et tant d'autres. Bien sûr, on a déjà souvent noté que *l'itinéraire* n'apparaissait pas comme un coup de tonnerre dans un ciel serein et que son avènement avait été préparé, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par une évolution lente des récits de voyage, qu'il s'agisse, à l'étranger, de ceux de Sterne ou de Goethe ou, en France, de ceux de Bernardin de Saint-Pierre ou des récits de voyage dans les Pyrénées, par exemple<sup>2</sup>. Néanmoins, la place éminente de Chateaubriand dans les lettres françaises, et ce dès le vivant de son auteur, incite à considérer la date de parution de *l'itinéraire* comme une de ces bornes chronologiques commodes aux historiens, de celles qui leur permettent d'identifier des périodes paradigmatiques. La période s'ouvrant en 1811 serait ainsi celle du récit de voyage romantique, définie tout à la fois par le caractère « littéraire » du texte – avec toutes les ambiguïtés d'une telle notion à une époque où la science et la littérature sont encore étroitement mêlées<sup>3</sup> – et par l'assomption du moi du voyageur dans le récit de son voyage.

Disons-le d'emblée : je ne vois pas de raison majeure de contredire ce schéma, à condition de conserver à l'esprit qu'il ne s'agit que d'un schéma, contestable par le détail, certes, mais vrai par sa généralité, laquelle a l'avantage d'introduire un peu

---

<sup>1</sup> Philippe Antoine, *Les Récits de voyage de Chateaubriand. Contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Champion, 1997.

<sup>2</sup> Voir notamment Friedrich Wolfzettel, *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1986.

<sup>3</sup> Anne-Gaëlle Weber, *A beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle*, Paris, Champion, 2004.

de clarté dans les ténèbres du passé. Autant dire, donc, que ma communication ne sera pas révolutionnaire. Au contraire, j'y conforterai probablement une idée reçue. Je voudrais seulement le faire à partir d'un point de vue peut-être original, qui est celui de l'histoire des figures du voyageur.

Les « voyageurs de long cours » dans *l'itinéraire*

Avant d'en venir à ces figures, je voudrais dire un mot de ces professions que Jean-Jacques Rousseau identifiait, dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, comme les quatre seules sortes de « voyageurs de long cours » au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir les soldats, les missionnaires, les marchands et les marins<sup>4</sup>. Au cours de son voyage, Chateaubriand ne peut manquer de les rencontrer et cette rencontre, le plus souvent, est signalée par un processus d'identification de l'auteur avec ce type de voyageur.

Il en va ainsi du soldat, dont Chateaubriand parle souvent, dans une célébration tout à la fois du métier et des armes et du voyage. La figure tutélaire est ici probablement Alexandre le Grand, que Chateaubriand désigne, de façon très explicite, comme un « voyageur armé qui devait visiter tous les peuples de la terre »<sup>5</sup>. Dans le cadre du voyage en Terre-Sainte, cela dit, Chateaubriand exalte plus particulièrement les Croisés, mais aussi les soldats de l'expédition d'Égypte et de la bataille d'Aboukir<sup>6</sup>. Loin de ne constituer qu'une figure qui lui serait étrangère, le soldat est en fait souvent rapporté au propre passé de Chateaubriand, à cette carrière voyageuse qu'il aurait parcourue, dit-il, « sans gloire, mais non sans honneur », dans les rangs des armées nomades de l'Émigration<sup>7</sup>.

Après le soldat, le missionnaire. Chateaubriand l'exalte à de multiples reprises dans *l'itinéraire*, après l'avoir déjà fait, quelques années plus tôt, dans le *Génie du christianisme* – même s'il présente ses excuses pour ne pas l'avoir assez fait et, plus précisément, pour avoir oublié de célébrer les missions d'Athènes<sup>8</sup>. À plusieurs reprises, Chateaubriand rapporte très directement à l'univers du voyage ces « touchantes institutions chrétiennes, par qui le voyageur trouve des amis et des secours dans les pays les plus barbares »<sup>9</sup> : « Aucun voyageur n'avait quitté ses foyers pour visiter le Parthénon, que déjà des religieux exilés sur ces ruines fameuses, nouveaux dieux hospitaliers, attendaient l'antiquaire et l'artiste. »<sup>10</sup>

<sup>4</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Paris, Garnier-Flammarion, 1971, p. 180.

<sup>5</sup> François de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), édition de J.-C. Berchet, Paris, Gallimard/Folio, 2005, p. 83.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 281.

Évidemment, il est difficile pour Chateaubriand de s'identifier trop directement aux missionnaires ; il n'en procède pas moins à un étroit rapprochement entre eux et lui lorsque, à Jérusalem, il est décoré par ceux qui gardent le tombeau du Christ de l'ordre rare du Saint-Sépulcre<sup>11</sup>.

Troisième profession voyageuse identifiée par Rousseau : le marchand. Chateaubriand dans *l'itinéraire* n'en croise presque pas, sinon à Smyrne<sup>12</sup>. Mais la figure est quand même présente. Ainsi, lorsque Chateaubriand rencontre le chef de la loi, à Misitra, il indique que celui-ci « voulut savoir pourquoi je voyageais, puisque je n'étais ni marchand, ni médecin »<sup>13</sup>. Le rapprochement est d'ailleurs intéressant, dans la mesure où, si Chateaubriand n'apparaît jamais, dans *l'itinéraire*, comme un marchand, il passe à plusieurs reprises pour un médecin, se soignant lui-même à l'aide d'une « triple dose de quinquina », par exemple, ayant « toujours été persuadé que les médecins français administrent ce remède avec trop de précaution et de timidité »<sup>14</sup> – et surtout soignant les sauvages quand ceux-ci le lui réclament, dans la mesure où « les Grecs ainsi que les Turcs supposent que tous les Français ont des connaissances en médecine [...] les sauvages en Amérique ont le même usage. Je crois que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se prêter à ce qu'on attend de lui : un air d'assurance, des paroles de consolation, peuvent quelquefois rendre la vie à un mourant ». Et Chateaubriand, ceci posé, de soigner une jeune fille « atteinte d'une fièvre putride », grâce à « du camphre pour la peste », un régime à base de raisin et des prières<sup>15</sup>. Une scène où l'on voit émerger, d'ailleurs, ce qui sera un des grands lieux communs des récits de voyage hors d'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle : la mise en scène de la supériorité de l'homme blanc du fait de ses connaissances médicales.

Dernier des quatre « voyageurs de long cours » : le marin. Chateaubriand, évidemment, en croise beaucoup dans son périple tout autour de la Méditerranée. Lui-même endosse d'ailleurs volontiers l'habit du navigateur. C'est par exemple un matelot qui, sur l'Adriatique, le voit se promener sur le gaillard d'arrière du bateau avec un carnet à la main et qui le prend inévitablement « pour quelque officier de la marine française »<sup>16</sup>. C'est, plus nettement encore, au sortir de Rhodes, alors que l'équipage est incapable de trouver sa route, et demandant son avis à

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 444-446.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 157-158.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 79.

Chateaubriand, « car dans les cas un peu difficiles les Grecs et les Turcs ont toujours recours aux Francs »<sup>17</sup>, celui-ci leur conseillant de cingler à l'est et sauvant ainsi le navire.

### Les métaphores du voyage dans *l'itinéraire*

Mais le discours de Chateaubriand sur le marin ne s'arrête pas là : il fait de la vie de celui-ci une véritable métaphore du voyage ; et cela nous introduit à un deuxième point que je voudrais souligner avant d'en venir à l'analyse des figures du voyageur. Lisons-le : « Il y a dans la vie du marin quelque chose d'aventureux qui nous plaît et nous attache. [...] Il est lui-même, dans ses destinées, l'image de l'homme ici-bas : toujours se promettant de rester au port, et toujours déployant ses voiles ; cherchant des îles enchantées où il n'arrive presque jamais, et dans lesquelles il s'ennuie s'il y touche ; ne parlant que de repos, et n'aimant que les tempêtes ; périssant au milieu d'un naufrage, ou mourant vieux nocher sur la rive, inconnu des jeunes navigateurs dont il regrette de ne pouvoir suivre le vaisseau. »<sup>18</sup>

Cette idée qu'il existe des destinées, comme celle du marin, qui, du fait même qu'elles sont tout entières gouvernées par le voyage, sont métaphoriques de l'existence humaine, est volontiers développée par Chateaubriand. On la retrouve dans ses multiples notations concernant les oiseaux, à commencer par les hirondelles : « je me rappelle que dans mon enfance je passais des heures entières, à voir, avec je ne sais quel plaisir triste, voltiger les hirondelles en automne ; un secret instinct me disait que je serai voyageur comme ces oiseaux »<sup>19</sup>. Comme René, à qui il prête exactement la même formule, le Chateaubriand de *l'itinéraire* se reconnaît dans la figure de celui qui voyage par instinct. Et il faudrait, pour être complet sur les oiseaux – les hirondelles, mais aussi les cigognes, dont il parle ailleurs – évoquer un autre aspect de la question : l'immuabilité des voyages des oiseaux, que Chateaubriand oppose à plusieurs reprises à la fugacité du voyage humain<sup>20</sup>.

Au fond, tout cela vise à faire de l'homme, selon l'ancienne rhétorique chrétienne du « passage » (la vie n'est qu'un passage), que Chateaubriand transforme en un discours sur le « voyage », tout cela, donc, vise à faire de l'homme un voyageur tout au long de sa vie, voyageur en attente du retour au Paradis Perdu, selon une logique que l'on retrouvera ensuite au XIX<sup>e</sup> siècle, chez un Quinet, par exemple<sup>21</sup>. Ce n'est pas anecdotique et cela permet aussi de comprendre pourquoi Chateaubriand invite son lecteur, à deux reprises, à considérer son récit de voyage comme les

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 457.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 275.

Mémoires d'une année de sa vie<sup>22</sup> – certes comme le veut la vulgate que j'évoquai en introduction, parce que son récit de voyage met le moi de l'auteur en son centre, mais aussi parce que la vie n'est de toute façon qu'un voyage et le voyage, dans ces conditions, rien d'autre qu'une partie, mais une partie entière, complète, de la vie. En Égypte, Chateaubriand écrit à propos des lieux de l'Amérique du Nord : « Lorsque je les visitai, j'étais dans une situation d'âme bien différente de celle où je me trouvais en contemplant les mausolées des Pharaons : je commençais alors le voyage, et maintenant je le finis. »<sup>23</sup> On ne saurait mieux dire que la pratique du voyage elle-même s'identifie au cours de la vie, qu'elle le manifeste tout autant qu'elle le représente – que le voyage est, pour ainsi dire, le *phénomène* de la vie.

Les figures du voyageur dans *l'itinéraire*

Venons-en maintenant au cœur du propos – aux figures du voyageur que Chateaubriand convoque pour définir son identité, indépendamment des grandes catégories de voyageurs dont j'ai parlé au début, et indépendamment de cette conception de la vie comme voyage que je viens d'évoquer.

Rappelons-le : l'idée de voyager pour voyager, telle qu'on l'entrevoit dans la conception de la vie comme voyage à l'œuvre chez Chateaubriand, n'est pas légitime

---

<sup>20</sup> Voir les trois citations suivantes : « Rien ne serait agréable comme l'histoire naturelle, si on la rattachait toujours à l'histoire des hommes : on aimerait à voir les oiseaux voyageurs quitter les peuplades ignorées de l'Atlantique, pour visiter les peuples fameux de l'Eurotas et du Céphise. La Providence, afin de confondre notre vanité, a permis que les animaux connussent avant l'homme la véritable étendue du séjour de l'homme ; et tel oiseau américain attirait peut-être l'attention d'Aristote dans les fleuves de la Grèce, lorsque le philosophe ne soupçonnait même pas l'existence d'un monde nouveau. L'antiquité nous offrirait dans ses annales une foule de rapprochements curieux ; et souvent la marche des peuples et des armées se lierait aux pèlerinages de quelque oiseau solitaire, ou aux migrations pacifiques des gazelles et des chameaux » (*ibid.*, p. 98) ; « J'avais vu, lorsque nous étions sur la colline du Musée, des cigognes se former en bataillon, et prendre leur vol vers l'Afrique. Depuis deux mille ans elles font ainsi le même voyage ; elles sont restées libres et heureuses dans la ville de Solon comme dans la ville du chef des eunuques noirs. Du haut de leurs nids, que les révolutions ne peuvent atteindre, elles ont vu au-dessous d'elles changer la race des mortels : tandis que des générations impies se sont élevées sur les tombeaux des générations religieuses, la jeune cigogne a toujours nourri son vieux père. Si je m'arrête à ces réflexions, c'est que la cigogne est aimée des voyageurs ; comme eux « elle connaît les saisons dans le ciel ». Ces oiseaux furent souvent les compagnons de mes courses dans les solitudes de l'Amérique ; je les vis souvent perchés sur les Wigwum du Sauvage : en les retrouvant dans une autre espèce de désert, sur les ruines du Parthénon, je n'ai pu m'empêcher de parler un peu de mes anciens amis » (*ibid.*, p. 177) ; « Au bord des lacs de l'Amérique, dans un désert inconnu qui ne raconte rien au voyageur, dans une terre qui n'a pour elle que la grandeur de sa solitude, une hirondelle suffisait pour me retracer les scènes des premiers jours de ma vie, comme elle me les a rappelées sur la mer de Syrie, à la vue d'une terre antique, retentissante de la voix des siècles et des traditions de l'histoire. » (*ibid.*, p. 276) Les étoiles, dans d'autres parties de *l'itinéraire*, jouent le même rôle symbolique. Voir les deux citations suivantes : « Que de lieux avaient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé ! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, je m'étais livré à ces mêmes pensées touchant les agitations de la vie ? » (*ibid.*, p. 114) ; « Je m'endormis les yeux attachés au ciel, ayant précisément au-dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvais autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique, et surtout à me réveiller au milieu de la nuit. J'écoutais le bruit du vent dans la solitude, le brame des daims et des cerfs, le mugissement d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher à demi éteint rougissait en dessous le feuillage des arbres. J'aimais jusqu'à la voix de l'Iroquois, lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts, et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes. » (*ibid.*, p. 140)

<sup>21</sup> Sylvain Venayre, « Du mal du pays au désir d'exil. Les sens du voyage selon Edgar Quinet (1814-1830) », communication au colloque *Voyager en Europe du Consulat aux Restaurations*, Strasbourg/Paris, 27-28 janvier et 29 avril 2006, Actes à paraître.

<sup>22</sup> Chateaubriand, *op. cit.*, p. 55 et 169.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 469.

avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Jusque-là, toute une éthique du voyage, perceptible notamment dans les arts apodémiques qui se sont multipliés depuis la Renaissance, définit le voyage, d'abord, par son but<sup>24</sup>. Selon cette logique, un déplacement sans objet n'a pas de sens – ou, pour le dire autrement, l'errance est une erreur, ce qu'indique déjà l'étymologie. Le voyage doit être moral et, pour cela, il doit poursuivre un but, qui explique que toute la vérité du voyage tienne dans son dernier jour, dans le moment du retour, lorsque le voyageur peut faire la somme de tout ce que son voyage lui a apporté et mettre cette somme au service du cours régulier de sa vie. Or, dès lors qu'on ne s'intéresse plus aux seuls marins, soldats, marchands et missionnaires chers à Rousseau, ces buts du voyage se réduisent à quelques figures que je voudrais étudier successivement.

La première est celle du voyage de santé. Il est légitime de voyager – même pour les femmes, c'est dire la force de cette légitimité – dès lors que l'on voyage dans un but de guérison, en direction des sources d'eaux minérales, par exemple, ou, depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle en Angleterre, en direction des bains de mer ; et en attendant l'engouement pour la pratique consistant à passer l'hiver dans le Midi, le « changement d'air » étant vivement conseillé par des médecins soumis à l'influence de la doctrine néo-hippocratique, revivifiée dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>25</sup>. Mais les lieux de ce type de voyage ne sont pas ceux de l'*Itinéraire* et Chateaubriand voyageur ne répond pas, inutile de s'attarder sur ce point, aux critères du voyage de santé. Au contraire, son voyage est bien davantage cause de maladie que moyen de guérison, et d'ailleurs Chateaubriand souligne volontiers qu'il a contracté la fièvre en Grèce, à Lerne, et que celle-ci ne l'a abandonné qu'en Égypte, après avoir causé plusieurs crises graves qui ont failli le faire renoncer à son voyage, sinon pire<sup>26</sup>.

La seconde figure légitime du voyage à l'époque est celle du voyage d'étude et, ici, Chateaubriand y est sensible, qui explique dès le début de l'*Itinéraire* qu'« un voyage en Orient complétait le cercle des études que je m'étais toujours promis d'achever »<sup>27</sup>. Un certain nombre des références littéraires de l'ouvrage, d'ailleurs, renvoie à cette tradition pédagogique renforcée au XVIII<sup>e</sup> siècle, par laquelle les éducateurs utilisaient le thème du voyage pour faire venir les enfants aux connaissances : Chateaubriand cite Ulysse, évidemment, si présent dans les

---

<sup>24</sup> Sur cette éthique du voyage, voir notamment Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Paris/Sainte Foy, Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995 et Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.

<sup>25</sup> Sur ce point, voir notamment Marc Boyer, *L'Invention du tourisme. Origine et développement du tourisme dans le Sud-Est de la France du XVI<sup>e</sup> siècle à la fin du Second Empire*, thèse d'Etat, Université de Lyon-II, 1997 (publiée en deux volumes aux éditions de l'Aube en 2000 et 2002), Paul Gerbod, *Loisirs et santé. Les thermalismes en Europe des origines à nos jours*, Paris, Champion, 2004 et Alain Corbin, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage. XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Aubier, 1988.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 143, 158, 208, 263.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 75.

humanités de l'époque, mais aussi Robinson Crusoé, qu'il qualifie de « fameux voyageur » et le *Voyage du jeune Anacharsis*, que l'abbé Barthélémy avait publié en 1788<sup>28</sup>. Surtout, Chateaubriand se situe dans une tradition d'étude plus précise encore : celle qui, depuis longtemps, envoyait les jeunes artistes français en Italie et pour laquelle Colbert avait institué, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Académie de France à Rome. De fait, le but du voyage de Chateaubriand est bien, d'après son auteur, celui d'aller « chercher des images ; voilà tout »<sup>29</sup>, de la même façon que les étudiants des Beaux-Arts allaient alors chercher des images en Italie. Mais derrière l'équivalence se cache une double originalité, qui n'est pas mince : d'une part, Chateaubriand, précisément, ne va pas chercher ses images en Italie, mais en Orient ; d'autre part, il n'est pas un praticien des Beaux-Arts, mais, comme il l'écrit lui-même, un poète, effectuant de ce fait, non un voyage d'artiste en Italie, mais un « voyage de poète » en Orient.

Ce double déplacement, géographique et artistique, est essentiel et il pourrait expliquer, à lui seul, l'originalité du livre de Chateaubriand. Pourtant, le modèle qui pèse le plus lourd sur Chateaubriand au moment où celui-ci rédige son livre n'est pas celui du voyage d'étude, mais celui d'un troisième type de voyage légitime au début du XIX<sup>e</sup> siècle : celui du voyage savant, effectué dans le seul but de rapporter des connaissances scientifiques neuves<sup>30</sup>. Ainsi, un « Voyage », dans le texte de Chateaubriand, c'est d'abord un récit de voyage savant<sup>31</sup> et un « voyageur », c'est d'abord un savant<sup>32</sup> – qui d'ailleurs peut lui-même devenir, selon une logique métonymique courante à l'époque, son propre livre. Chateaubriand écrit ainsi souvent : « on lit dans ce voyageur » – pour désigner, bien sûr, le livre de ce voyageur, qui est toujours un voyageur savant<sup>33</sup>. Les admirations de Chateaubriand sont de ce point de vue celles de son époque, à commencer par Volney, dont le récit était alors jugé d'autant plus scientifique que Volney, on le sait, n'avait pas écrit un itinéraire, mais avait recomposé l'ensemble de ses notes pour produire une sorte de gigantesque dissertation sur l'Égypte et la Syrie<sup>34</sup>. On retrouve aussi chez Chateaubriand tous les réflexes des voyageurs savants, qu'il s'agisse des références

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 487, 296 et 133. Sur cette tradition, voir Sylvain Venayre, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne. 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002, chap. II.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>30</sup> Sur cette question, voir plus généralement Nicole Hafid-Martin, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1995.

<sup>31</sup> Chateaubriand, *op. cit.*, p. 138, 226, 243, 491.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 55, 63, 122, 188, 233 (où le voyageur est mis sur le même plan que le « géographe »).

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 249 et 289.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 68, 460, 477. Sur la gloire de Volney, voir Yasmine Marcil, *Récits de voyages et presse périodique au XVIII<sup>e</sup> siècle. De l'extrait à la critique*, thèse, EHESS, 2000.



aux meilleurs auteurs – ceux qui ont voyagé en Orient, bien sûr, mais aussi l'*Abrégé de l'Histoire générale des voyages* de La Harpe, le *Précis de la Géographie universelle* de Malte-Brun ou, dans le domaine de l'histoire naturelle, la figure de Linné et, dans le domaine de la science de l'Antiquité, l'Académie des Inscriptions, dont Chateaubriand laisse entendre, à deux reprises, qu'elle constitue pour lui un modèle scientifique absolu<sup>35</sup>. Tout au plus, une certaine aménité pour Savary, lequel constituait à l'époque une sorte d'anti-Volney, pourrait éloigner Chateaubriand des sentiments partagés par son époque, mais si Chateaubriand défend Savary, il le fait finalement au nom de critères qui relèvent bien de la vérité scientifique : « Savary a un peu exagéré les agréments de ce lieu : cependant il n'a pas menti autant qu'on l'a voulu faire croire. Le pathos de ses descriptions a nui à son autorité comme voyageur ; mais c'est justice de dire que la vérité manque plus à son style qu'à son récit. »<sup>36</sup>

Par ailleurs, on retrouve chez Chateaubriand le refus théorique de parler d'un lieu qui a déjà été décrit par un voyageur savant, au motif que cela n'est plus à faire, et la proclamation que le premier devoir du voyageur est de dire la vérité sur ce qu'il a vu, d'être, comme il le dit, « une espèce d'historien »<sup>37</sup>, d'être, donc « comme le docteur Chandler : je déteste les descriptions qui manquent de vérité »<sup>38</sup>. Du même coup, Chateaubriand insiste sur son refus de faire « un Voyage avec des Voyages »<sup>39</sup> et célèbre ce qui lui semble être ses propres découvertes – démarche savante, donc, encore renforcée, à l'occasion des rééditions de son texte, par les précisions, en notes ou en annexes, sur les erreurs qu'il a pu commettre et les causes de ces erreurs<sup>40</sup>. Quant aux objets de son étude, principalement centrés sur la géographie et l'histoire de l'antiquité, ils s'étendent aussi à la physique et à la botanique, selon une conception encyclopédique de la science qui n'a pas encore vraiment, dans le cas de Chateaubriand, fait place à cette spécialisation des savoirs qui était pourtant en cours de son temps. Chateaubriand pense ainsi faire œuvre d'« antiquaire »

---

<sup>35</sup> Voir ces deux citations : « Je ne pus rien déchiffrer, hors le mot TEIEATEΣ, qui me causa presque autant de joie que si j'eusse été membre de l'Académie des Inscriptions » (Chateaubriand, *op. cit.*, p. 110) et « J'avais commencé d'assez longues recherches sur l'état des Juifs à Jérusalem, depuis la ruine de cette ville par Titus jusqu'à nos jours ; j'étais entré dans une discussion importante, touchant la fertilité de la Judée : à la publication des derniers volumes des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, j'ai supprimé mon travail. On trouve, dans ces volumes, quatre Mémoires de l'abbé Guénée qui ne laissent rien à désirer sur les deux sujets que je me proposais de traiter. » (*ibid.*, p. 381)

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 463.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>40</sup> Voir par exemple la note de la page 477 concernant la description de la colonne de Pompée à Alexandrie dont il croyait être le premier à transcrire l'inscription : « Je me trompais : M. Jaubert avait rapporté cette inscription en France avant moi. Le savant d'Ansse de Vilvoison l'a expliquée dans un article du Magasin encyclopédique, VIII<sup>e</sup> année, t. V, page 55. Cet article mérite d'être cité. Le docte helléniste propose une lecture un peu différente de la mienne. »

comme de « naturaliste »<sup>41</sup>. La seule science qui ne l'intéresse pas, finalement, c'est celle qui passionnait à peu près à la même époque la Société des Observateurs de l'Homme (1799-1804) : l'étude des hommes eux-mêmes, l'anthropologie<sup>42</sup>. Et on a déjà souvent souligné l'étonnant mépris de Chateaubriand par rapport à cet objet : « je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts » ; ou encore « avant de parler de Carthage, qui est ici le seul objet intéressant, il faut commencer par nous débarrasser de Tunis », etc<sup>43</sup>.

Le modèle du voyage savant est donc extrêmement prégnant, et pourtant par rapport à lui, Chateaubriand multiplie les dénégations : « je ne marche point sur les traces des Chardin, des Tavernier, des Chandler, des Mungo Park, des Humboldt », écrit-il dans la préface à la première édition<sup>44</sup>, se qualifiant même, dans la préface à la troisième, de « chétif voyageur »<sup>45</sup> – entendons : chétif savant. Une prétention démesurée à la modestie parcourt ainsi le livre, dont il n'est pas nécessaire de souligner l'ambiguïté constitutive, qui nous montre surtout les efforts faits par l'auteur pour se couvrir du manteau de gloire qui recouvre les épaules, depuis les années 1770 au moins, des voyageurs savants. Révélatrice de cette ambiguïté, par exemple, cette notation, lorsqu'il affirme avoir retrouvé les ruines de Sparte : « un simple pêcheur, par naufrage ou par aventure, détermine souvent la position de quelques écueils qui avaient échappé aux soins des pilotes les plus habiles »<sup>46</sup>. Ici, sous le couvert de la modestie, Chateaubriand reprend en fait à son compte le mépris des institutions savantes pour les voyageurs, dont tout un corpus d'instructions, depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle au moins et les célèbres *instructio peregrinatoris* de Linné (en fait, un de ses étudiants, en 1759), tente de guider les voyageurs dans leurs démarches et leurs collectes, afin que les authentiques savants, restés dans les capitales européennes, puissent, à leur retour, travailler efficacement, à partir de leurs données, à produire de la connaissance scientifique<sup>47</sup>. Reprenant à son compte cette position, Chateaubriand, tout en faisant mine de se discréditer, affirme en fait son accord avec un discours émanant des plus hautes autorités scientifiques – tout en n'invalidant pas, au contraire, ce qui lui semble être sa propre découverte. L'ambiguïté constitutive du discours est

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 319 et 324, où il est notamment question de Lavoisier de Linné.

<sup>42</sup> Voir Jean-Luc Chappey, *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804). Des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.

<sup>43</sup> Voir notamment Sarga Moussa, *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995.

<sup>44</sup> Chateaubriand, *op. cit.*, p. 55.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>47</sup> Sur cette question, voir Claude Blanckaert (dir.), *Le Terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIIIe-XXe siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1996 et Lorelai Kury, *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*, Paris, L'Harmattan, 2001.

encore davantage perceptible, lorsqu'il écrit, après avoir vu Jérusalem : « Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des Croisés et des pèlerins, à la première vue de Jérusalem. Je puis assurer que quiconque a eu comme moi la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre-Sainte, les compilations rabbiniques, et les passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. »<sup>48</sup> Cette fois, c'est bien la supériorité du voyageur sur le savant sédentaire qui est nettement affirmée. Ainsi le texte de *l'itinéraire* est-il profondément travaillé par un débat scientifique majeur du tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, concernant le lieu où se fait la science, dont il présente les deux aspects, sans prendre de positions réellement contradictoires mais en exprimant l'idée que, par le simple fait qu'il connaît les termes du débat, le voyageur de *l'itinéraire* fait partie du monde savant. Rappelons que Chateaubriand sera, en 1824, le troisième président – titre honoraire donné pour un an – de la Société de géographie de Paris<sup>49</sup> et que son premier biographe, Scipion Marin, le présentera en 1832 tout autant comme un « voyageur », c'est-à-dire un savant, que comme un « poète » et un « homme d'Etat »<sup>50</sup>.

Quatrième et dernière figure légitime du voyage à l'époque de Chateaubriand : celle du pèlerin. Le récit de voyage à Jérusalem, bien sûr, la met en son centre, même si le modèle, en l'occurrence, semble peser beaucoup moins sur Chateaubriand<sup>51</sup>. L'ambiguïté ici ne réside pas dans les modalités de la narration elle-même, dans la mesure où *l'itinéraire* ne se donne presque jamais à comparer aux récits de pèlerinages, comme il se compare aux récits de voyages savants. Elle gît dans la définition même du pèlerinage. Chateaubriand a beau écrire « Je serai peut-être le dernier Français sorti de mon pays pour voyager en Terre-Sainte avec les idées, le but et les sentiments d'un ancien pèlerin »<sup>52</sup>, il a beau consacrer la partie la plus volumineuse de son livre à Jérusalem et multiplier les références à ces anciens pèlerins dont il se proclame le successeur, la différence entre eux et lui est criante. Elle apparaît très clairement lors du départ de Tunis, lorsqu'il écrit qu'il est heureux de finir au tombeau de saint Louis « ce long pèlerinage aux tombeaux *des* grands

---

<sup>48</sup> Chateaubriand, *op. cit.*, p. 298.

<sup>49</sup> Dominique Lejeune, *Les Sociétés de géographie et l'expansion coloniale au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 24.

<sup>50</sup> Scipion Marin, *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Chateaubriand, considéré comme poète, voyageur et homme d'Etat*, 1832.

<sup>51</sup> Il déplore d'ailleurs de ne pouvoir voir l'Orient avec les yeux des anciens pèlerins, du fait même de la prééminence moderne pour le regard scientifique : « Les premiers voyageurs étaient bien heureux ; ils n'étaient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques : premièrement, parce qu'ils trouvaient dans leurs lecteurs la religion qui ne dispute jamais avec la vérité ; secondement, parce que tout le monde était persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. C'est en effet la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre-Sainte. Si l'on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. Que dirait-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperait qu'à contredire Homère et Virgile ? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui : effet sensible de notre amour-propre qui veut nous faire passer pour habiles, en nous rendant dédaigneux. » (Chateaubriand, *op. cit.*, p. 349)

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 76.

hommes »<sup>53</sup>. Le Saint-Sépulcre n'est donc pas, aux yeux de Chateaubriand, le seul objet digne d'un pèlerinage. À Jérusalem même, l'auteur indique à de multiples reprises qu'il est pèlerin au tombeau du Christ, certes, mais aussi au tombeau des grands Croisés, de même qu'il est pèlerin au tombeau tunisien de saint Louis et, peut-être plus encore, en Grèce. C'est ici qu'il faut faire intervenir une identité fondamentale pour comprendre le voyageur qu'est Chateaubriand dans *l'itinéraire* : l'identité de Français, pour des raisons notamment politiques qui tiennent aux conséquences de la Révolution et de l'Empire<sup>54</sup>. Car, ce que Chateaubriand retrouve, chez Godefroy de Bouillon et saint Louis, ce sont les origines de la France. Plus remarquable encore, ce sont aussi les origines de la France qu'il retrouve en Grèce. Ainsi, constatant avec bonheur la présence d'un magasin français au Pirée, il écrit : « ainsi il n'y a pas bien longtemps que les Athéniens étaient représentés, au Pirée, par le peuple qui leur ressemble le plus »<sup>55</sup>. Il est bien clair que, de la même façon que le pèlerinage aux Lieux-Saints, depuis le Moyen-Age, représente en théorie un voyage retour en direction de l'origine<sup>56</sup> (ce qui était manifesté, sur les mappemondes en TO des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, par la présence de Jérusalem au centre du monde), le pèlerinage au tombeau de saint Louis, à celui de Godefroy de Bouillon, mais surtout en Grèce, correspond à un retour aux origines de la France elle-même. Dans ce déplacement de la notion de pèlerinage, très éloignée de celle représentée par la figure tutélaire des « anciens pèlerins », se trouve en germe la définition nouvelle du pèlerin comme un homme en voyage en direction du lieu dont il a décidé, de façon très individuelle, qu'il était celui de ses origines (et on doit d'ailleurs prendre au sérieux, de ce point de vue, l'image par laquelle Chateaubriand affirme être parti en Grèce « chercher les Muses dans leur patrie »<sup>57</sup>, car la Grèce est aussi pour lui la terre d'origine de son identité – de « poète » cette fois). On peut ainsi considérer *l'itinéraire* comme une des premières manifestations de ce

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 532. C'est moi qui souligne.

<sup>54</sup> Voir les passages suivants, parmi tant d'autres : « J'aimais à retrouver les traces de l'honneur français dès mes premiers pas dans la véritable patrie de la gloire, et dans le pays d'un peuple qui fut si bon juge de la valeur. Mais où ne retrouve-t-on pas ces traces ? A Constantinople, à Rhodes, en Syrie, en Égypte, à Carthage, partout où j'ai abordé, on m'a montré le camp des Français, la tour des Français, le château des Français : l'Arabe m'a fait voir les tombes de nos soldats, sous les sycomores du Caire ; et le Siminole, sous les peupliers de la Floride. » (*ibid.*, p. 96) ; « ils me parlèrent de la renommée que l'Empereur et nos armes ont laissée au désert. Les hommes sont encore plus sensibles à la réputation de leur pays hors de leur pays, que sous le toit paternel ; et l'on a vu les émigrés français réclamer leur part des victoires qui semblaient les condamner à un exil éternel. » (*ibid.*, p. 285) ; « je n'ai jamais entendu, chez l'étranger, le son d'une voix française sans être ému » (*ibid.*, p. 309) ; « Je ne sortis point de l'enceinte sacrée sans m'arrêter aux monuments de Godefroy et de Baudouin : ils font face à la porte de l'église, et sont appuyés contre le mur du chœur. Je saluai les cendres de ces rois chevaliers qui méritèrent de reposer près du grand Sépulcre qu'ils avaient délivré. Ces cendres sont des cendres françaises et les seuls qui soient ensevelies à l'ombre du Tombeau de Jésus-Christ. Quel titre d'honneur pour ma patrie ! » (*ibid.*, p. 351) Inutile de préciser que, parmi les raisons qui expliquent cette récurrence de l'expression de la fierté d'être français, figure le contexte impérial de triomphe du patriotisme issu de la Révolution de 1789.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>56</sup> Sur ce point, voir entre autres Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Age au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1996.

<sup>57</sup> Chateaubriand, *op. cit.*, p. 80.

processus de laïcisation du pèlerinage qui conduira les gens du XIX<sup>e</sup> siècle à voyager en direction de ces « lieux où soufflent l'esprit » dont parlera Barrès<sup>58</sup>, à commencer par les tombeaux des grands écrivains, vers lesquels voyageront en procession tous ceux qui considéreront l'œuvre de tel auteur comme le lieu d'origine de leur propre poétique. Nul doute d'ailleurs que Chateaubriand y pensera lorsqu'il se fera bâtir son propre tombeau, si original. Ses cendres y attendront les pèlerins des temps futurs, héritiers non pas des anciens pèlerins mais héritiers de celui de *l'itinéraire de Paris à Jérusalem*, venus se recueillir au tombeau du grand homme sur l'une des origines, désormais laïques, par lesquelles ils se définiront.

Conclusion : vers le tourisme

On pourrait s'arrêter là, dans la mesure où il n'y avait pas vraiment d'autre figure légitime du voyageur au temps où Chateaubriand rédigeait son *Itinéraire*. Mais ce serait méconnaître un dernier aspect de la question, qui va s'épanouir au XIX<sup>e</sup> siècle et dont on trouve déjà l'expression dans le texte de Chateaubriand : la pratique du voyage d'agrément<sup>59</sup>. On sait que la figure du touriste n'existe pas encore dans la France de 1811. Elle ne fera une apparition timide qu'à la fin des années 1810 avant d'être mise sur le devant de la scène, et avec quel talent, par Stendhal, en 1838<sup>60</sup>. Il n'empêche que la figure du touriste, telle qu'elle s'épanouira au XIX<sup>e</sup> siècle, procède directement d'une autre figure, plus discrète, qu'on trouve volontiers dans le texte de Chateaubriand : celle de « l'Anglais ». « Touriste » est d'ailleurs, on le sait, un anglicisme. Ainsi, quand Chateaubriand arrive à Athènes, deux « Anglais » en partent<sup>61</sup> ; en Judée, on lui affirme qu'un « Anglais », déguisé en Arabe, a fait à plusieurs reprises le trajet délicat de Jérusalem à la mer Morte<sup>62</sup>. Dans la préface de 1826, il assure que « plus de quinze cents Anglais ont visité Athènes dans ces dernières années »<sup>63</sup> (c'est-à-dire, sans doute, depuis la chute de Napoléon). Or ces « Anglais » présentent toutes les caractéristiques qui seront celles des futurs « touristes » : « Il y a toujours quelques Anglais sur les chemins du Péloponnèse : les papas me disent qu'ils avaient vu dans ces derniers temps des antiquaires et des officiers de cette nation. Il y a même à Misitra une maison grecque qu'on appelle l'Auberge anglaise : on y mange du roastbeef, et l'on y boit du vin de Porto. Le voyageur a sous ce rapport de grandes obligations aux Anglais : ce sont eux qui ont

---

<sup>58</sup> Dans *La Colline inspirée* (1913).

<sup>59</sup> Sur cette question, outre les travaux de Marc Boyer, voir ceux de Paul Gerbod (notamment *Voyage au pays des mangeurs de grenouilles*, Paris, Albin Michel, 1991), Jean-Didier Urbain (*L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Plon, 1991), Catherine Bertho-Lavenir (*La Roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Paris, Odile Jacob, 1999) et Gérard Fontaines (*La Culture du voyage à Lyon de 1820 à 1920*, Lyon, PUL, 2003).

<sup>60</sup> Voir l'introduction de V. Del Litto à Stendhal, *Voyages en France*, Paris, Gallimard/Pléiade, 1992.

<sup>61</sup> Chateaubriand, *op. cit.*, p. 172.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 69.

établi de bonnes auberges dans toute l'Europe, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Espagne, à Constantinople, à Athènes, et jusqu'aux portes de Sparte, en dépit de Lycurgue. »<sup>64</sup> Ainsi les « Anglais » mettent-ils en place des pratiques du voyage qui, de l'amélioration des auberges à l'internationalisation de la nourriture en passant par la professionnalisation des guides, seront celles des touristes. Et à ces pratiques on doit ajouter la collecte des souvenirs, à laquelle Chateaubriand voyageur s'adonne frénétiquement : « Je pris, en descendant de la citadelle, un morceau de marbre du Parthénon ; j'avais recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon ; et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. Ce ne sont pas d'aussi beaux souvenirs de mes voyages que ceux qu'ont rapporté M. de Choiseul et lord Elgin ; mais ils me suffisent. Je conserve aussi soigneusement de petites marques d'amitié que j'ai reçues de mes hôtes, entre autres un étui d'os que me donna le père Muñoz à Jaffa. Quand je revois ces bagatelles, je me retrace sur-le-champ mes courses et mes aventures ; je me dis : 'J'étais là, telle chose m'advint.' »<sup>65</sup> De même, en Égypte, bien que devant renoncer à aller lui-même aux Pyramides, il charge quelqu'un « d'écrire mon nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion : l'on doit remplir tous les petits devoirs d'un pieux voyageur »<sup>66</sup>. De ce qu'il faut bien appeler du vandalisme à la pratique de ce qu'il faut bien appeler le graffiti, Chateaubriand dans le sillage des « Anglais » inaugure ainsi toute une série de pratiques qui, pour n'être pas encore complètement détachées de celles du pèlerinage (les souvenirs de voyage de Chateaubriand sont aussi des reliques), seront stigmatisées par la suite comme étant celles des touristes.

Concluons donc, en laissant la parole à Chateaubriand. *L'itinéraire* comporte plusieurs récits de rêves, ainsi que c'est souvent le cas au XIX<sup>e</sup> siècle, particulièrement lorsque le voyageur visite des ruines antiques<sup>67</sup>. Or l'un d'entre eux pourrait être qualifié de prémonitoire. Il annonce bien, en effet, ce développement du tourisme qui sera le grand fait du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'histoire du voyage, cette cinquième figure à venir du voyageur légitime, dont les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle furent, malgré qu'ils en eussent, des avatars, certes particulièrement brillants :

« [...] je fus, tout le chemin, occupé d'un rêve assez singulier. Je me figurais qu'on m'avait donné l'Attique en souveraineté. Je faisais publier dans toute l'Europe, que quiconque était fatigué des révolutions et désirait trouver la paix, vînt se consoler sur les ruines d'Athènes où je promettais repos et sûreté ; j'ouvrais des chemins, je bâtissais des auberges, je préparais toutes sortes de commodités pour les

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 473.

<sup>67</sup> Voir Nathalie Richard, « Le voyage, l'archéologie, le rêve », *Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006, p. 225-240.

voyageurs ; j'achetais un port sur le golfe de Lépante, afin de rendre la traversée d'Orante à Athènes plus courte et plus facile. On sent bien que je ne négligeais pas les monuments : les chefs-d'œuvre de la citadelle étaient relevés sur leurs plans d'après leurs ruines [...]. »<sup>68</sup>

Ainsi Chateaubriand, voyageur et rêveur, annonce-t-il le temps à venir d'une cinquième figure légitime du voyageur, des infrastructures qu'elle demandera, du regard qu'elle jettera sur les pays en direction desquels elle ira. En ce sens aussi, *l'itinéraire de Paris à Jérusalem* peut servir, avec les *Mémoires d'un touriste* de Stendhal, à identifier les prémisses d'une nouvelle période paradigmatique, dont il n'est pas surprenant qu'elle ait coïncidé avec l'avènement de l'expression du moi dans le récit de voyage<sup>69</sup> : celle du tourisme.

---

<sup>68</sup> Chateaubriand, *op. cit.*, p. 205.

<sup>69</sup> Sur le lien entre l'émergence du tourisme et les pratiques d'écriture de soi, voir Catherine Bertho-Lavenir, *La Roue et le stylo*, *op.cit.*

## PLAN

---

## AUTEUR

---

Sylvain VENAYRE (université Paris I)

[Voir ses autres contributions](#)